

Entre le centre et la marge

Lori Saint-Martin

Saint-Denys Garneau

Volume 20, numéro 1 (58), automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201151ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201151ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Martin, L. (1994). Entre le centre et la marge. *Voix et Images*, 20(1), 211–215. <https://doi.org/10.7202/201151ar>

Féminismes

Entre le centre et la marge

Lori Saint-Martin, Université du Québec à Montréal

Si vous lisez cette chronique, vous êtes probablement une femme. Sauf exception, les hommes ne s'intéressent ni à l'écriture ni à la critique au féminin¹; les universitaires féministes ne cessent de le faire remarquer. Sauf exception aussi (pensons à Anne Hébert et à Gabrielle Roy), les textes écrits par des femmes, surtout ceux de facture expérimentale, sont moins « publiés, lus, répertoriés, commentés par la critique journalistique, discutés par l'Académie, enseignés, distribués, véhiculés, lieux de discussion et de recherche, objets de publicité » que ceux des hommes, comme le souligne Claudine Potvin². Bref, ces écrits occupent, dans l'institution littéraire, la marge plutôt que le centre. Le double piège de la marginalisation ou de la récupération guette toujours les femmes. Les cours, les colloques, les revues « de femmes » sont souvent les seuls lieux où les textes et les approches féministes trouvent droit de cité; ils constituent donc un espace d'épanouissement essentiel, qui risque toutefois de se transformer en ghetto. Leur existence donne bonne conscience à tous ceux qui préfèrent tout ignorer de ces productions³ ou en traiter en faisant abstraction de leurs rapports au féminin et au féminisme, les amputant ainsi de leur efficacité politique.

Comment sortir de la marge ou, mieux, repenser la notion même de centre? Deux récents ouvrages collectifs, les actes d'un colloque portant sur « L'écriture au féminin et l'institution littéraire » et la réédition des entretiens avec des créatrices publiés dans la revue *Arcade*, traitent justement, chacun à sa manière, de la situation précaire des femmes dans l'institution littéraire, elles qui y participent de plain-pied tout en demeurant encore marginales.

*
**

Fondée en 1981 et vouée exclusivement à l'écriture des femmes depuis 1984, la revue *Arcade* a permis l'éclosion de voix nouvelles et l'exploration de thématiques originales (femmes et psychanalyse, érotiques au féminin, écritures de l'intime). Dès 1985, paraissent des

entretiens avec des créatrices : douze voix, de Léa Pool à Claudine Bertrand, fondatrice et directrice de la revue, douze versions de « la passion au féminin ». À parcourir d'un coup des textes parus sur une si longue période, on surprend des échos, des liens insoupçonnés. À part l'extrême polyvalence du genre même de l'entretien littéraire (on va de textes rédigés par l'intervieweuse et paraphrasant le plus souvent les propos réellement tenus à des transcriptions directes, en passant par des réponses écrites, et donc mûries et polies, à une série de questions), frappent les références constantes à une voie à trouver, entre pensée et émotion : un film est « une description de l'émotion » (Léa Pool)⁴ ; un roman naît d'« une idée qui ressemble à une émotion » (Pauline Harvey, p. 26) ; une érotique au féminin donnerait à sentir « l'émotion amoureuse » (Marcelle Brisson, p. 50) ; la direction d'acteurs consiste à « chercher leur émotion à fleur de peau » (Alice Ronfard, p. 108). Plusieurs reviennent à l'importance des textes des femmes du passé dans leur démarche d'écriture, à une volonté de rapprochement des sexes, ou à un décloisonnement de la frontière entre la vie publique et le domaine de l'intime. Si la qualité des entretiens est parfois inégale, sans que l'intervieweuse y soit pour rien (Anne Hébert donne la même entrevue à tout venant depuis dix ans), le volume a le mérite de faire ressortir une singulière pluralité, si on peut dire, de voix créatrices, et d'illustrer avec brio le mot de la fin de Claudine Bertrand : « on ne peut plus imposer un modèle ni une façon d'écrire qui représenterait toutes les femmes [...] il n'y a pas une seule écriture mais des écritures au féminin qui se conjuguent au pluriel » (p. 127).

*
**

L'ouvrage collectif dirigé par Claudine Potvin et Janice Williamson regroupe dix-sept textes, dont la plupart sont excellents, axés sur le rapport des femmes à l'institution littéraire. À défaut de pouvoir les énumérer tous, tâchons de voir quelques-unes des grandes lignes qui se dégagent de l'ensemble.

Constatation essentielle, qui témoigne d'une évolution globale de la théorie : même si l'existence d'une spécificité de l'écriture au féminin va désormais de soi, cette écriture n'est plus définie par rapport à celle des hommes, habituellement dénommée Littérature (ce qui la condamnait à en être éternellement tributaire), mais plutôt appréhendée comme un objet épistémologique à part entière. Ainsi, au lieu de relever d'une vision romantique de l'éternel féminin ou d'un quelconque déterminisme psycho-biologique, sa spécificité est en prise directe

sur l'histoire littéraire, sur l'histoire collective, et, plus largement, sur le social. Le texte littéraire devient le lieu privilégié où poétique, histoire, *gender* et genre convergent et se façonnent.

Réunissant à parts égales des textes écrits en français et en anglais (l'étude de Cristl Verduyn sur *Cocktail* d'Yvette Ollivier Mercier Gouin est le seul texte « transculturel »), Claudine Potvin et Janice Williamson donnent à lire une sorte de laboratoire de la différence interne⁵. Malgré les sincères vœux de rapprochement que prononcent quelques-unes (Louise Dupré parle avec nostalgie de l'enthousiasme des années soixante-dix au Québec, qu'elle sent aujourd'hui dans les milieux féministes anglophones), rares sont les emprunts à l'« autre culture ». La norme des deux solitudes règne encore, pour l'essentiel.

Solitude aussi dans les approches du texte littéraire. Les termes qui nomment le phénomène à l'étude — « *women's writing* », « écriture au féminin » — traduisent déjà une différence d'optique, faisant ressortir dans un cas l'auteure et le contexte politique dans lequel elle évolue, dans l'autre le travail proprement textuel. Différence qui se répercute sur la manière de concevoir l'institution. Les Canadiennes anglaises l'appréhendent en général comme une machine, un appareil (*packaging* d'un livre, mise en marché, intervention de l'État par le biais du cadre juridique, de la réglementation douanière ou des politiques de financement), alors que du côté québécois, on étudie davantage l'institution dans le texte littéraire, dans le rapport aux genres et à la forme romanesque. Ainsi, Caroline Bayard trace les nouvelles voies du postmodernisme au Québec, Claudine Potvin analyse le singulier trajet de Jovette Marchessault, « autodidacte », Lucie Robert examine l'utilisation transgressive de normes génériques dans *Les Filles de Caleb*, et Fernand Roy propose une nouvelle vision des romans de Laure Conan dans leur double rapport à l'écriture au féminin et au nationalisme.

Dans les textes québécois, la théorie occupe la plus grande place ; du côté canadien-anglais, ce sont les questions politiques qui s'imposent (une exception notable : le texte très théorique de Barbara Godard sur Joanna Wood, écrivaine canadienne de la fin du XIX^e siècle). Il est question d'inceste dans les textes et dans la vie (Janice Williamson), de la représentation des autochtones dans un récit de femmes blanches publié en 1885 (Lalage Grauer), des revues lesbiennes dans leur contexte politico-social (Becki Ross). Les analyses de contenu et les considérations historiques se taillent la part du lion. Même les textes qui font appel à la théorie posent des questions d'ordre politique, celle par exemple de savoir si l'écriture de Daphne Marlatt est essentialiste (Pamela Banting). En somme, la scène littéraire canadienne-

anglaise est dominée par des débats sur l'articulation sexisme-racisme-hétérosexisme et sur les questions de représentativité (Janice Williamson déplore, dans sa préface, «la relative homogénéité raciale» des participantes et du public, p. v). De notre côté, il est plutôt question de l'accès généralisé de toutes les femmes (donc surtout des femmes blanches, francophones et bourgeoises, diraient les Canadiennes anglaises) à la création littéraire (dans le beau texte de Claudine Bertrand sur les ateliers d'écriture) ou à la couverture médiatique de leurs productions (Louise Dupré). Le féminisme québécois, universitaire ou non, ne pourra faire éternellement l'économie de ce débat à la fois radical et déchirant.

Par-delà les différences, les textes réunis ici témoignent d'un engagement et d'une cohérence remarquables. Nouvelle-née des disciplines littéraires, la critique au féminin s'affermirait avec le temps. Chose certaine, une démarche esthétique nourrie d'un nouveau projet de société égalitaire mérite mieux que l'ignorance, bienveillante ou non, dont on la gratifie encore trop souvent.

*
**

À lire ces deux ouvrages, on voit se réunir quelques éléments d'une réflexion critique sur la place des femmes à la fois dans l'institution et contre elle. Il faudrait entre autres une analyse approfondie de la manière dont les universitaires féministes ont inlassablement commenté les œuvres marquantes de l'écriture au féminin, ont démultiplié les ventes en les mettant au programme de leurs cours, bref ont créé pour cette écriture, souvent de toutes pièces, un contexte d'interprétation, un public avisé et un foyer de rayonnement qu'elle n'aurait jamais eus, une fois l'effervescence des années soixante-dix dissipée. Autrement dit, il nous faut poursuivre la réflexion théorique, pratique et historique sur la marginalisation passée et présente de l'écriture au féminin et sur l'émergence d'une contre-institution précaire mais tenace qui remet en question les notions mêmes de centre et de périphérie, de banal et d'essentiel, de Loi et de transgression.

1. Alors que de nombreuses femmes se consacrent à l'écriture des hommes.
2. Claudine Potvin et Janice Williamson (dir.), *Women's Writing and the Literary Institution/L'écriture au féminin et l'institution littéraire*, Research Institute for Comparative Literature, University of Alberta, 1993, p. i.
3. Aux cours sur l'écriture des femmes au Québec, par exemple, on retrouve couramment trente-cinq étudiantes et deux étudiants, alors qu'un cours consacré exclusivement à des écrivains hommes attire tout de même nombre d'étudiantes.

Comme si le masculin constituait encore la norme, et le féminin, un cas particulier.

4. Claudine Bertrand et Josée Bonneville (dir.), *La Passion au féminin*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Documents», 1994, p. 15.
5. Sans trop présumer de la représentativité du volume, on peut noter que la plupart des théoriciennes importantes de l'écriture au féminin, du moins pour le domaine québécois, y figurent.